

Traduction et littérature : tâches éthiques du traducteur en médiateur (inter)culturel

Conf. dr. Carmen Andrei

Universitatea "Dunărea de Jos" din Galați

Abstract: *The paper focuses on the problematic relation between the literary text and its translation(s) from the perspective of the ethical code that the translator as a mediator between cultures must abide by. Starting from an overview of translation theories centred upon several dichotomies – translatable/untranslatable, literal/free translation, word/sense, faithfulness/unfaithfulness, writer/translator, original text/copy, translation/imitation, national/foreign – to be addressed in cross-cultural terms, it aims at demonstrating that strategies in translation depend on the Weltanschauung of both the source and the target cultures, that, by virtue of ethical principles that have been subject of debate in theory and practice, translators of literary texts must take into account the features of both cultural systems brought into contact and explain their choices. Numerous examples of concepts and lexical gaps from various languages and cultures are particularly foregrounded to show to what extent the creativity of literary translators may contribute to overcoming linguistic and cultural boundaries in the translation process.*

Key- words: translation, intercultural communication, mediation, tolerance, ethnocentrism, creativity

0. Liminaire : autour de quelques bipolarismes historiques

La traduction, activité universelle pratiquée dans toutes les langues et toutes les cultures, jouit de vingt siècles de réflexions hétéroclites et de remarques disparates qui ne se recoupent jamais parfaitement, qui véhiculent des contenus théoriques et doctrinaux souvent contradictoires. Cependant, les spécialistes sont unanimes pour reconnaître les deux mythes fondateurs de cette pratique dans l'imaginaire humain :

1/ *le mythe de la Tour Babel*. La traduction naît comme réponse à la dispersion de toutes les langues, mais représente également un moyen de retrouver l'unité originelle des humains. Babel signale le lien étroit entre traduction et sacralité : l'alternative de Babel, qui se résume somme toute à neuf versets, vingt lignes pour un texte matriciel parlant de l'origine de toutes les langues, est ruineuse : ou bien une langue unique ou bien le repli sur les idiolectes.

2/ *le mythe de la Bible des Septante*. Le premier témoignage d'activité traductrice remonte à Philon le Juif qui rapporte que « sur l'ordre du pharaon Ptolémée II Philadelphie, soixante-douze savants juifs, d'âge vénérable et tous vertueux, ont traduit en soixante-douze jours le texte de Pentateuque ». C'est la première traduction de l'Ancien Testament. L'activité naît donc officiellement.

Les premières réflexions sur la traduction sont empiriques. Nous les présentons en bref sous forme de bipolarismes qui ont mené aux scissions importantes dans le champ des philosophes, herméneutes, littéraires, théoriciens et praticiens de la traduction :

a/ traduisible vs intraduisible

Dans cette opposition, la traduction est vue comme une aide aux humains pour accéder aux secrets des textes sacrés : la traduction-révélation vs la traduction-sacrilège (ou encore la traduction-blasphème), atteinte à la parole divine qu'elle ne peut que dégrader. Ce fut l'époque où le traducteur était un blasphémateur. Le rapport au texte sacré a marqué la pratique et la conception de l'activité traductionnelle [1]. Cette dichotomie changera de nom plus tard en *l'objection préjudicielle* ou « l'impossibilité théorique de traduire », selon le syntagme de J.-R. Ladmiral, et fera l'objet de multiples commentaires. Notons en passant que les défenseurs de la traduction invoquent des raisons pragmatiques, les détracteurs objectent que la traduction porte, en pratique, préjudice au texte et à son essence. L'antinomie *sacré vs profane* a dominé tout le Moyen Age et s'est reflété dans l'acte traductif.

b/ lettre vs esprit et mot vs idée

La Grèce antique ne traduisait pas étant donné le caractère hégémonique de la civilisation hellénique, et l'idée que cette activité est un attribut du « vaincu » qui se soumet à

la langue du vainqueur. Rome a commencé les traductions massives et les premières réflexions sur l'acte traductif [2]. Les Romains traduisent en vue de reproduire les chefs-d'œuvre grecs perçus à cette époque-là comme un modèle à imiter, la traduction étant considérée comme un exercice littéraire. Depuis l'Antiquité romaine reste donc l'opposition : *mot pour mot* vs *sens pour sens*. Le père des traducteurs, Saint-Jérôme (traducteur et réviseur de la *Vetus Latina*, en 384 à partir d'un texte grec) est adepte de la traduction des idées. Il suggère le « mot-à-mot » pour les textes sacrés et « l'idée à l'idée » pour les textes profanes [3]. Pour les textes religieux, il recommande de respecter l'original au nombre près de mots, voire des lettres de l'original, mais que chaque traducteur accommode à sa manière. Cette théorie dominera tout le Moyen Age (du IX^e au XV^e siècle)

d/ fidélité vs infidélité

C'est le débat le plus ancien : la fidélité envers la source prêche la littéralité, l'infidélité ou la liberté a mené au XVIII^e siècle aux « les belles infidèles ». Le traducteur occupe une position d'équilibriste entre contraintes liées aux rapports formels et sémantiques du texte de départ et liberté laissée par la reformulation neuve permise par le texte d'arrivée.

e/ auteur vs traducteur

C'est une dichotomie surannée que nous choisissons de ne pas développer dans le cadre de cette recherche. Il convient de rappeler la théorie herméneutique de la traduction de Friedrich Schleiermacher, adoptée aussi par Schlegel, Humboldt [4]. Tous les trois font une approche à dominante philosophique dans l'Allemagne romantique du XIX^e siècle, lorsque la traduction occupe une place décisive dans le champ littéraire et culturel.

f/ original vs copie

Tout au long du Moyen Age, « les originaux » sont une source d'inspiration. Les traducteurs réunis à Tolède au XII^e siècle soutiennent la nécessité de traduire directement à partir de l'original. Mais, même du temps de Luther, le premier traducteur allemand de la Bible, la notion de « texte original » et celle de propriété intellectuelle du traducteur font défaut.

g/ traduction vs imitation

Au XVI^e siècle, les auteurs passent de la traduction à la paraphrase pure et simple en invoquant le principe aristotélicien de la *mimésis*. Le littéralisme était un absolu artistique. Donc ce courant s'érige contre « les belles infidèles » qui prolifèrent aux XVII^e et XVIII^e siècles. Même à l'époque des Lumières, la traduction est considérée comme un genre inférieur, une imitation servile, alors que l'écriture est synonyme d'inventivité et de création. [5]

h/ national vs étranger

Au XIX^e siècle, suite à la montée des nationalismes, la traduction est perçue à travers le prisme déformant de l'idéologie nationaliste. La tendance générale est l'adaptation des œuvres étrangères aux attentes du public autochtone, la recherche de la beauté stylistique au prix d'un écart significatif de l'original. Ce bipolarisme se décline par la suite en *vainqueur* vs *vaincu* [6]. Les textes émanant d'une culture faible et traduits dans une culture forte ont tendance à être naturalisés. Mme de Staël écrit un traité, *De l'esprit des traductions*, où elle insiste sur la fonction littéraire de la traduction dans l'enrichissement des cultures, ce qui représente une prise de position audacieuse et moderne pour son temps.

1. Visions du monde culturelles : dilemmes et choix traductifs

Les premières théories de la traduction se fondaient sur **ou/ou**, les théoriciens prêchaient le mouvement culturel vers l'intérieur ou vers l'extérieur, il n'y avait pas de neutralité possible : « Au bien le traducteur laisse l'écrivain le plus tranquille possible et fait que le lecteur aille à sa rencontre, ou bien il laisse le lecteur le plus tranquille possible et fait que l'écrivain aille à

sa rencontre », affirme l'herméneute Friedrich Schleiermacher. Le corollaire de cette thèse est que la meilleure stratégie du traducteur est de faire voyager le lecteur, de traduire en telle sorte que le lecteur sente l'étrangeté du texte étranger.

Chose certaine : on traduit toujours à partir de sa propre langue, depuis l'élément de sa propre culture, on trahit l'originalité de l'original (sa force, sa portée) si la traduction gomme sa nouveauté, édulcore l'effet de transformation qu'elle exerçait sur son propre milieu. Dans le cadre d'un nationalisme réciproque, on recommande qu'un Français traduise vers le français, un Roumain, vers le roumain, et toutes les « bonnes » traductions en témoignent.

Le culturel révèle donc les exigences et les dilemmes du métier de traducteur. L'élément culturel est un lieu de résistance très solide à la traduction. Le traducteur littéraire est amené à s'interroger sur cette problématique :

a/ y a-t-il un écart ou non entre la culture de départ et la culture d'arrivée ?

b/ l'universel culturel du texte d'arrivée est « acclimaté » ou « exotisé » ?

c/ devrais-je être transparent ou invisible dans ma traduction ? devrais-je être sourcier ou cibliste ?

d/ quelle est l'attitude à prendre : naturalisante ou dépayssante ?

« Condamné à être libre, le traducteur est un décideur » affirme J.-R. Ladmiral, dont le binôme sourciers (traducteurs fidèles au texte de départ) / ciblistes (traducteurs fidèles au texte d'arrivée) a fait date dans l'histoire de la traduction. De nos jours, cette opposition est dépassée. De nouvelles théories telle que le *skopos* émergent pour invoquer des arguments culturalistes, proposant de remplacer ces concepts par ceux d'*adéquation* et d'*acceptabilité*. Une « bonne » traduction littéraire n'est finalement ni sourcière ni cibliste, elle produit son effet grâce à la véritable écriture mise en œuvre (dans le sens noble du terme).

Les visions du monde sont mutuellement incommensurables et traduire d'une langue à l'autre nous expose à des incidents inévitables [7]. Donnons quelques exemples d'incommensurabilité qui ne signifient cependant pas incompatibilité. Ils peuvent passer pour une invitation à une réflexion approfondie et à une réponse :

1/ Le mot allemand *Sensucht* renvoie à une notion précise de passion ou d'aspiration n'est pas : le français *nostalgie*, l'italien *nostalgia*, l'anglais *yearning*, *craving for* ou *wishfulness* ;

2/ Les français *bois* et *forêt* trouvent leurs « équivalents » linguistiques et partiellement sémantiques dans : *legno*, *bosco* et *foresta* italiens, *Holz* et *Wald* allemands, *timber*, *wood* et *forest* en anglais [8].

3/ Le mot italien *nipote* couvre sémantiquement et linguistiquement une aire que l'anglais et le français segmentent en deux unités : en anglais – *nephew/ niece* et *grandchild* et en français par *neveu/ nièce* et *grand-fils/grand-fille*. [9]

4/ Les réalités du monde oriental exigent une documentation supplémentaire : en Corée par exemple, le chiffre qui porte malheur est le 4 (non pas le 13) ; une femme est au 10^e mois de sa grossesse à la fin de sa gestation et un enfant né en décembre aura 2 ans (non pas 2 mois en février suivant (on compte différemment l'âge) ; si dans un texte littéraire on parle de la fête des mères, c'est le 8 mai (le 8 mars chez les Roumains), alors qu'en France cette date est la commémoration d'un événement historique. Une phrase du genre « je vous trouve très beau » ou toute une autre remarque sur le physique de l'interlocuteur, adressée lors d'une prise de contact est une haute marque de politesse et ne cache aucune arrière-pensée.

5/ *pain* et *bread* ne sont pas synonymes dans la culture française et celle anglaise. Il y a des différences significatives de la fabrication et de la constitution qui ont donné naissance à des expressions idiomatiques particulières : *casser la croûte*, *crouton* ; ou *white meat* (l'aile et le blanc) / *black meat* (la cuisse et le pilon). De même, *Brot* en allemand n'est pas traduisible par pain. *Brot*, c'est la miche noire accompagnée le plus souvent de ses charcuteries, tandis que le pain, c'est la baguette blanche agrémentée de son beurre et de son café noir ou au lait

(exemple célèbre de Walter Benjamin). La réflexion peut se poursuivre par le *café* dont les modes de préparation, la quantité, l'usage différent en Italie, France, Etats-Unis, Angleterre, Chine, Japon, etc.

6/ Les termes des sous-cultures tels que *teddy boys*, *mods*, *rockers*, *punks*, *skinheads*, soulèvent de vraies difficultés de traduction dans la culture d'arrivée.

7/ Que comprendre d'un énoncé où l'on nous fait savoir que les jeunes participent à un *ahal* (soirée galante au cours de laquelle ont lieu des joutes oratoires, qui sont de véritables compositions poétiques) habillés en *alassho* (tissu indigoté ; le mot à une charge sémantique dense renvoyant à la fois à l'esthétique et au rang social élevé) ? La langue touarègue est donc *chaude* (difficile) : Un homme *froid* (pondéré) peut avoir un cœur *frais* (de bons sentiments, de courage, d'amour, de générosité)

Nous nous rangeons du côté des spécialistes, qui sont souvent des traducteurs professionnels, qui soulignent qu'

il y a un intime processus de fusion entre un vécu et une manière de l'exprimer, manière imposée par le milieu ambiant. C'est pour cette raison que les nuances autant que les passions ne s'expriment jamais avec autant de justesse que dans cette langue dite maternelle, qui plonge ses multiples racines, ses complexes diverticules [recoins], dans le vécu profond, dans les synapses, dans les « tripes » de celui qui la parle... [10]

Non seulement les cas d'équivalence sémantique partielle valent l'effort d'être cités, mais également les situations où le traducteur se trouve devant un trou lexical. Comment traduire *la parabole du figuier* dans la langue d'un peuple chez qui cet arbre ne porte que des fruits non comestibles et purgatifs ou *la notion d'héritage* dans le fragment du partage du pays de Canaan pour un peuple qui ne la connaît pas ? Comment traduire *lac*, *rivière*, *désert*, *montagne* pour les peuplades qui n'ont aucune expérience de ces réalités ? Traduire le syntagme touarègue *l'Etoile de la Chamelle* en français par la *Grande Ourse* serait une atteinte grave portée à l'imaginaire d'un peuple qui ne connaît pas la catégorie animale de l'ours.

Pour le traducteur littéraire, il y a deux attitudes possibles pour combler la lacune socio-culturelle : *la naturalisation* du texte d'arrivée (l'adaptation, choisir un équivalent dans la socio-culture d'arrivée, pour l'américain Flintstone, les Français ont fabriqué Pierrafeu) ou *la conservation du trait culturel original* (accompagnée ou non d'une explication) et, à l'aide d'emprunts et de calques, afin de chercher à produire un effet d'exotisme. La première stratégie traductive mène à ce que L. Venuti appelle la *domestication*, ayant comme résultat une traduction métissée qui annule la distance entre les cultures, dans un style transparent, fluide, facile, harmonieux, invisible. La seconde mène à la *foreignisation*. La position polarisante montre que ces deux seules options sont absolues/tistes.

Dans *A la recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, Umberto Eco accepte que *Le Nom de la rose* soit traduit en russe moyennant certaines adaptations culturelles pour une meilleure réception de la part d'un lecteur qui ne comprendrait rien d'un texte truffé de citations latines à fonction intertextuelles transposées en cyrillique. La solution du traducteur fut d'adapter maints fragments en ancien slavon ecclésiastique. [11]. En théoricien et praticien de la traduction, Umberto Eco se montre plutôt pour la traduction orientée vers le destinataire (*target oriented*), que pour la traduction orientée vers la source (*source oriented*) :

Les lecteurs saisiraient le même sens d'éloignement culturel, la même atmosphère, de religiosité, les connotations monastiques, avec la contrepartie, le risque qu'ils allaient imaginer des moines orthodoxes et non des bénédictins ou des franciscains, ce qui n'est pas une mince déformation de la source... Peut-être ont-ils perdu plus ce qu'ils ont gagné. (*loc. cit.*)

L'exemple le plus flagrant de méprise culturelle qui a engendré une suite de méprises linguistiques est la première traduction de la *Poétique* et de la *Rhétorique* d'Aristote par Averroès qui ne connaissait pas le grec (il savait un peu de syriaque), et l'a faite par l'intermédiaire d'une traduction arabe du X^e siècle. Le texte d'Aristote se sert comme arguments de références à la dramaturgie grecque et d'exemples poétiques qu'Averroès a tentés d'adapter à la tradition littéraire arabe. L'effet fut désastreux : le traducteur n'a pas su comment faire passer en arabe des notions culturelles d'extrême importance comme la *comédie* et la *tragédie* puisque ces genres manquaient dans la littérature arabe. [12]

2. *Éthique(s) du traducteur (inter)culturel*

Anthony Pym propose une éthique centrée sur le traducteur et non pas sur la/ les traduction(s). La théorie d'Anthony Pym est que le traducteur est un communicateur entre cultures, il doit faciliter la coopération interculturelle. S'il sait *pourquoi* et *pour qui* il faut traduire, alors il sait habituellement *comment* traduire. Le traducteur est un intermédiaire dans les pratiques de coopération culturelle, non pas un négociateur [n]. Dans la traduction littéraire, la maîtrise de la culture de départ et de la culture d'arrivée doit s'élever à un haut niveau [13]. L'originalité de l'étude de Pym consiste dans l'introduction de la notion d'*interculturalité* du traducteur, remarquablement étayée et argumentée. Une raison pratique lui sert d'appui : la connaissance des langues et des cultures étrangères requiert, de la part du traducteur, un certain déplacement à la fois subjectif et social vers les positions intermédiaires. [14]

Une éthique du contenu chercherait à distinguer ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas traduire (blasphèmes, langage sexiste, etc.). Mais qu'est-ce que *political correctness* ? Pym est *pour* la traduction, pour tout traduire pour faciliter la coopération. Le traducteur n'est pas membre d'une seule culture confessionnelle ou nationale. Il se trouve dans plusieurs cultures à la fois, dans un espace interculturel, au carrefour des cultures : « Le traducteur est interculturel dans le sens où l'espace du traduire – le travail du traducteur – se situe dans les intersections qui tissent les cultures et non dans le sein d'une culture unique. » [15]

Dans les années '60 est né dans la traductologie le courant qui promeut l'approche de l'Autre. Certains théoriciens deviennent vite les adeptes d'un naturalisme purement descriptif : la finalité éthique de la traduction est de servir les attentes de l'autre. D'autres, comme Catford, affirment justement qu'il n'y a pas d'équivalence culturelle parfaite, correcte entre le texte de départ et le texte d'arrivée, ce qui prouve que le traducteur se trouve devant le cas de figure appelé *intraduisibilité culturelle*.

Antoine Berman l'un des pères de la traductologie pense que « l'acte éthique consiste à reconnaître et à recevoir l'Autre en tant qu'Autre » quels que soient sa provenance et le contenu de ses propos [16]. Que le lecteur sache que le texte source est d'une autre culture s'avère cependant un principe abstrait. La traduction littérale à l'état pur est, elle aussi, réductrice voire fautive. Une traduction véritable, à égale distance de la paraphrase et de l'imitation ne fait économie de l'épreuve de l'étranger, elle sera selon la formule consacrée par A. Berman « l'auberge du lointain ». Il faut sentir l'étranger, mais pas l'étrangeté, rendre accessible une œuvre étrangère tout en respectant son caractère étranger.

Berman est l'adepte d'une éthique positive de la traduction, d'ouverture, de dialogue, de décentrement, de métissage. Le traducteur doit développer une « analytique » qui lui permet de repérer les systèmes de déformation. L'éthique impose au traducteur de contrôler sa « pulsion traductrice ». Il lance la théorie du traducteur comme médiateur culturel, chargé de faire connaître « l'étrangeté » de l'Autre dans ce qu'il a de plus humain. Sa théorie est belle, mais vu le contexte international marqué depuis un siècle par des guerres idéologiques à connotation culturelle, il n'y aura jamais de consensus à cet égard : « le traducteur est soumis

à toutes sortes de pressions, à l'intérieur comme à l'extérieur de sa nation » [17]. Naît la dichotomie : traduction *ethnocentrique* qui met en avant le point de vue de la cible (la langue d'arrivée), soumet le texte aux normes, idéaux et valeurs de la langue-culture cible par équivalences, adaptations et autres procédés traductifs. Le produit final est lisible et compréhensible par le lecteur. C'est une sorte de traduction littérale qui reconnaît et reçoit l'autre, ne repousse pas, laisse se manifester l'étrangeté de l'original. Bergman se dit pour la traduction *hypertextuelle* qui privilégie les liens entre les textes des différentes cultures.

Par conséquent, l'ethnocentrisme « ramène tout à sa propre culture, à ses normes et valeurs, et considère ce qui est situé en dehors de celle-ci – l'Etranger – comme négatif ou tout juste bon à être annexé, adapté, pour accroître la richesse de cette culture » [18].

A l'objection de Nord : « il n'y aura jamais un code de T commun à toutes les cultures », François Ost répond de manière polémique :

Toute la pratique de la T repose sur ce chiasme qui suppose à la fois suffisamment de « mêmeté » pour que des équivalents soient proposés au-delà du gouffre des langues et des cultures, et suffisamment d'« étrangeté » pour que la langue d'accueil soit capable de se réorganiser sous le choc de cette interprétation nouvelle. [19]

L'éthique de la traduction y compris de l'élément culturel se résume comme suit : recevoir l'autre en tant qu'autre. C'est là un signe de traduction responsable. L'exemple de Rome que nous donnons au début de notre travail, Roma qui pratiquait à l'égard de la Grèce des traductions annexionnistes, dans une sorte de pillage culturel est illustratif à plus d'un titre. Rome ne s'ouvre pas encore vers l'étranger, ne fait pas preuve d'hospitalité langagière.

Au XXI^e siècle, le cœur de l'éthique traductrice n'est plus la notion de fidélité, considérée comme obsolète, mais celle d'hospitalité langagière. [20]

4. Pour faire le point

Le traducteur littéraire qui s'interroge sur comment traduire les concepts liés à la culture source (les *realia*), ainsi que les *culturèmes* devrait procéder, avant d'entamer la traduction proprement dite à une analyse des conditions socio-culturelles (normes, valeurs, idéologies, histoire) du texte de départ, doublé d'une analyse des conditions cognitives du lecteur potentiel (l'état de son savoir théorique, de ses réactions émotionnelles et esthétiques). Il arrivera, certes, à une bonne traduction-palimpseste si la langue d'arrivée est assez souple et flexible pour se laisser modeler, pour ne pas être défigurée. Il faut faire des courbettes linguistiques, de la gymnastique, des périphrases et des circonlocutions. Dans l'article « La traduction : entre enrichissement et intégralité », M. Ballard insiste sur le talent créatif du traducteur littéraire en tant que « peseur de mots » (« peseur d'âmes » dirait Um. Eco) et médiateur culturel :

La traduction est véritablement un creuset où se forment et se régénèrent les langues et les cultures. La vie sociale est faite d'échanges, et les langues en tant qu'institutions sociales participent de ce jeu où l'identité est sans cesse remise en question, mais aussi enrichie par les contacts avec l'extérieur, avec l'autre. L'autarcie culturelle est linguistique risque souvent d'être un appauvrissement ou un dessèchement au moyen d'expression et de générer un tarissement de la créativité. [21]

Les conseils finaux seraient : de la souplesse et de la vigilance dans la conservation de l'intégrité du texte de départ et de sa culture ; un comportement actif et critique dans la formation du jugement et du goût ; mettre cependant des garde-fous à une créativité qui pourrait devenir débridée.

L'éthique du traducteur pourrait se résumer finalement en renvoyant à l'étude de Paul Ricœur : soi-même *comme* [en tant qu'] un autre.

Notes

- [1] La traduction de la *Bible* fut un outil efficace d'évangélisation. La grande traduction de la *Bible* par Luther a contribué au mouvement de diversification des langues nationales.
- [2] Les propos d'Horace sont illustratifs pour cette dichotomie : « Nec verbo verbum curabis reddere fidus interpres » (« Prends soin de ne pas donner un mot à un mot comme un fidèle interprète »).
- [3] En Allemagne, au XX^e siècle, le courant fonctionnaliste de la traductologie prêchera les mêmes préceptes.
- [4] Friedrich Schleiermacher (1767-1834), prédicateur allemand, théologien-herméneute protestant, nationaliste en réaction contre Napoléon, ancien traducteur de Platon, est le premier à aborder la problématique de la traduction sous l'angle de l'opposition entre auteur et traducteur. Il lance la théorie **ou/ou**. En fait, le binarisme traditionnel ou/ou remonte loin : « ut interpres/ut orator » (Cicéron) ; « non verbo verbum sed sensu sensum » (Saint-Jérôme). Schleiermacher rejette la liberté dans la traduction : ses termes-clés sont « reproduction fidèle » et « conservation » (traduits et commentés par Antoine Berman).
- [5] Voir dans ce sens la lettre CXXVIII des *Lettres persanes* de Montesquieu où le rôle de la traduction est hautement persiflé.
- [6] Dans *De Cicéron à Benjamin*, éd. cit. *infra*, Michel Ballard montre que la traduction est en étroite relation avec les guerres y compris religieuses.
- [7] U. Eco, *Dire presque la même chose*, éd. citée, p. 42.
- [8] Pour un développement approfondi voir U. Eco, *op. cit.*, pp. 46-47.
- [9] *Ibidem*, pp. 47-50.
- [10] F. Wuilmart, « La traduction littéraire : source d'enrichissement de la langue d'accueil », in *La traductologie dans tous ses états*, Arras, Artois, Presses de l'Université, 2007, p. 128.
- [11] U. Eco revient sur la question dans *Dire presque la même chose*, pp. 222-223.
- [12] Voir U. Eco, *Dire presque la même chose*, le sous-chapitre 7.2. *La recherche d'Averroès*, pp. 193-196 et le beau récit de J.L. Borges sur Averroès.
- [13] Le cas kafkaïen de la traductrice tchèque de *La Disparition* de George Perec qui ne s'est pas rendue compte que les *e* manquaient du roman sert de mauvaise anecdote dans le milieu des traducteurs professionnels.
- [14] Anthony Pym, *Pour une éthique du traducteur*, pp. 38-39.
- [15] *Ibidem*, p. 14.
- [16] A. Berman, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Génie, coll. « L'ordre Philosophique », 1999, p. 74.
- [17] M. Guidere, *Introduction à la traductologie*, p. 36.
- [18] A. Berman, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, p. 29.
- [19] F. Ost, *Traduire : défense et illustration du multilinguisme*, p. 288.
- [20] *Ibidem*, p. 293.
- [21] M. Ballard, « La traduction : entre enrichissement et intégralité », in M. Ballard (éd.), *La traduction, contact des langues et de cultures* (2), Arras, P.U. d'Artois, 2006, pp. 174-175.

Bibliographie

- BALLARD, Michel (éd.), *La traduction, contact des langues et des cultures*, tome 1 et tome 2, Arras, Presses Universitaires d'Artois, 2005, 2006.
- BALLARD, Michel, *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1992.
- BERMAN, Antoine, *L'Epreuve de l'étranger, Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », no CCXXVI, 1984.
- BERMAN, Antoine, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Génie, coll. « L'ordre Philosophique », 1999.
- ECO, Umberto, *A la recherche de la langue parfaite ans la culture européenne*, Paris, Seuil, coll. « Faire l'Europe », 1994.
- ECO, Umberto, *Dire presque la même chose. Expérience de traduction*, Paris, Grasset, 2007.
- GUIDERE, Mathieu, *Introduction à la traductologie. Penser la traduction : hier, aujourd'hui, demain*, Bruxelles, De Boeck Université, 2008.
- ISRAEL, Fortunato, « La traduction littéraire : l'appropriation du texte » in M. Lederer et F. Istraël (éds.), *La liberté en traduction*, Paris, Didier Erudition, coll. « Traductologie », n° 7/1991, pp. 17-41.
- LADMIRAL, Jean-René, *Traduire, théorèmes pour la traduction*, Paris, Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », n° 366, 1979.
- MOUNIN, Georges, *Les Belles infidèles* Paris, Cahiers du Sud, 1955.
- OSÉKEDI-DÉPRÉ, Inès, *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, Paris, Armand Colin, 2006.
- OST, François, *Traduire : défense et illustration du multilinguisme*, Paris, Fayard, 2009.

PYM, Anthony, *Pour une éthique du traducteur*, Arras, Presses Universitaires d'Artois, 1997.
VOISIN, Marcel, *Des cultures et des hommes*, Jumet, IPH, 2001
WUILMART, Françoise, « Le traducteur littéraire : un marieur empathique de cultures », in *Méta*, n° 35.1/1990, pp. 236-242.
WUILMART, Françoise, « La traduction littéraire : source d'enrichissement de la langue d'accueil », in *La traductologie dans tous ses états* », Arras, Artois, Presses de l'Université, 2007, pp. 120-135.